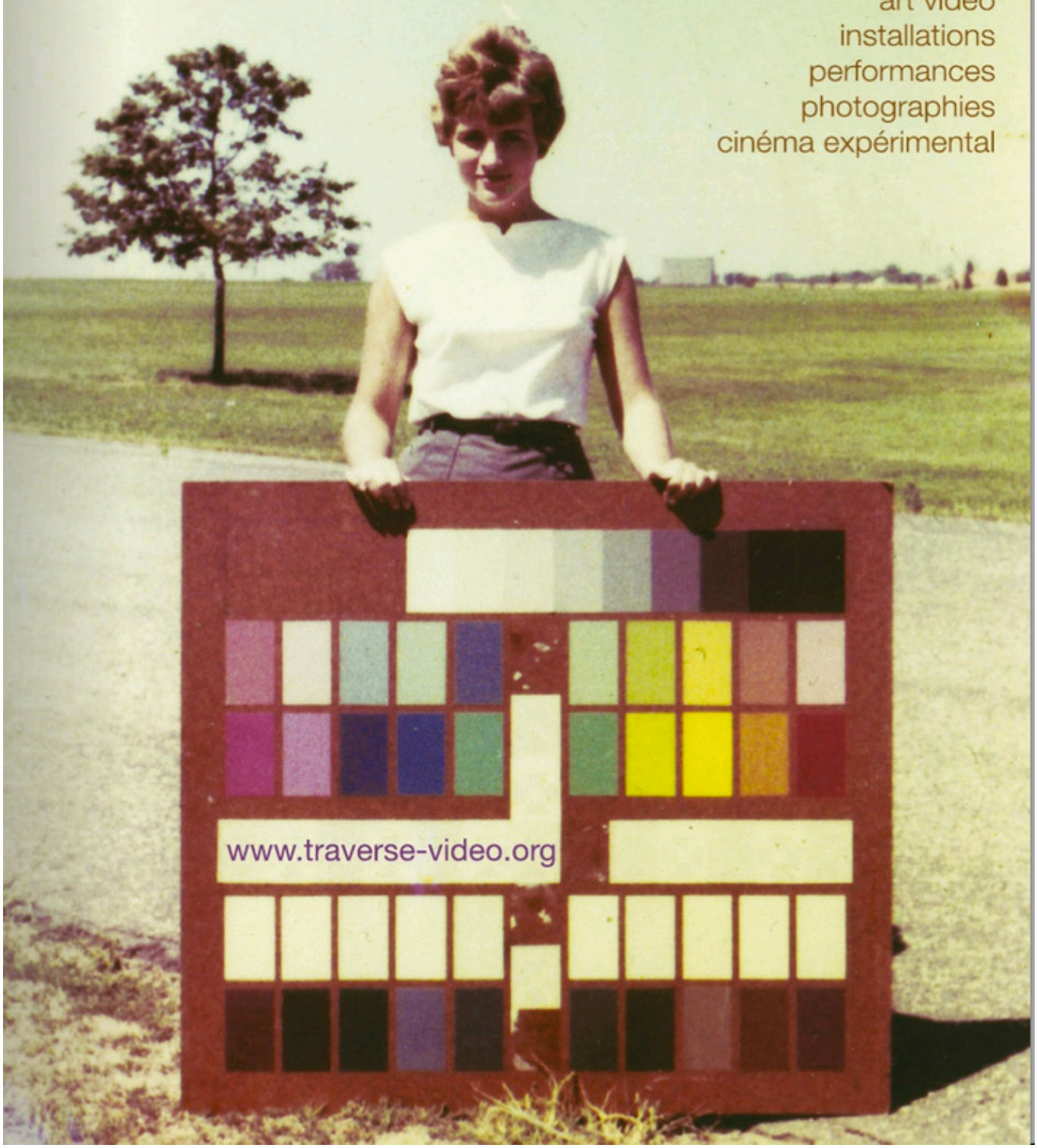
21e Rencontres Traverse Vidéo

Toulouse du 7 au 31 mars 2018

« L'expérimental est déjà commencé ? »

art vidéo
installations
performances
photographies
cinéma expérimental



www.traverse-video.org

avec lequel la peur est convertie en frénésie sexuelle qui à son tour est reconvertie en peur (reconversion ayant souvent une issue fatale, paraît-il). Nous ne pouvons nous empêcher de « coller » ces mots à ce que nous voyons, vieux réflexe auquel le cinéma *mainstream* nous a formés. Des correspondances en surviennent, forcément, comme dans un horoscope. Mais les mots ont une autre trajectoire, tout comme ce virus : « vaste pieuvre à travers les corps de la ville, mutant en de multiples formes ». Et ces « hallucinations produites par le virus » nous dévoilent peut-être que ce « virus » en question n'est autre que ce film que nous voyons et que ces images mentales qu'il nous inculque sont un début de contamination à transformer une peur en désir. La peur de l'étrange, la peur de la différence, la peur de ne pas comprendre ? Nous sentons bien la légèreté de ces êtres atteints de ce « virus » (mais le sont-ils ?), leur évanescence que la musique parfois souligne : il y a du plaisir, de la jouissance, de la franchise, de la vie et la mort aussi, tout cela imbriqué.

Nous sortons ensuite des images, nous sortons du livre comme nous y sommes entrés : les sons anecdotiques viennent et nous rappellent (nous réveillent ?) à la réalité : nous avons rêvé, nous avons lu, le téléphone sonne.

Samuel Bester

Adrian Garcia Gomez, ***Mikveh***

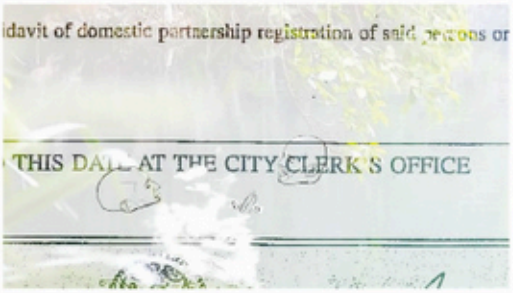
5min30 | Israël

Mikvé en hébreu renvoie littéralement au « rassemblement » des eaux, cependant, il désigne précisément un bain rituel qui, par définition, obéit à de nombreuses obligations pour être kasher ; cela, dès la construction du bassin, généralement creusé à même le sol, capable de contenir environ 500 litres d'eau non stagnante et pour beaucoup d'origine naturelle comme de l'eau de pluie, de source, de rivière ou de mer et des marches y conduisent.

Institution prégnante de la vie juive traditionnelle, attestée archéologiquement, ce rite liminaire concerne un changement d'état, celui du passage de l'impur au pur : la fiancée s'y prépare pour la nuit de noces ; la femme le pratique selon son cycle menstruel ; il est ainsi lié à la sexualité des couples dans l'idée de la famille comme pilier de l'ordre social tout entier.

Si Amos Gitaï, avec *Kadosh*, en 1999, l'accuse comme moyen de domination des

hommes sur le corps des femmes, *Tu n'aimeras point* de Haïm Tabakman, en 2009, franchit le pas en y situant la revendication de l'homosexualité. Ce film militant et sensible se fonde sur l'amour, et non seulement, il explicite le poids des interdits sur le couple hétérosexuel des ultra-orthodoxes mais inversement revendique l'amour homosexuel. L'immersion de deux hommes dans un bassin à ciel ouvert hors de la ville en est l'image emblématique à tel point qu'elle figure sur l'affiche. Adrian Garcia Gomez se fraie dans cette lignée avec son propre *Mikvé* qui, comme son précédent film *La Mesa* où deux cowboys du Mexique rural s'aiment, réveille des échos cinéphiliques comme celui du *Secret de Brockback Mountain* d'Ang Lee, tout en se nourrissant du réel social et biographique.



En effet, il y décrit le bonheur d'être en amour, précisément dans cette immersion, non pratiquée seul mais avec son mari comme gage d'être deux, d'être ensemble.

En creux, par la simplicité, le « allant de soi » de leur comportement et de leur vie, il accuse, à son tour, le gouvernement israélien de refuser de reconnaître ce mariage. L'entrelacement de l'animation qui portraiture, en traits précis, les deux hommes, avec la prise de vue de plans de nature et aquatiques du lieu d'immersion oppose l'oasis de paix à l'inanité d'une administration leur réclamant encore et encore de prouver la réalité de la légalité de leur relation.

L'animation fait respiration dans le *maelstrom* d'images de la vie avec les voyages, accompagnés, au début par l'image sonore topique du train, avec les lieux visités églises, synagogues, monuments historiques, avec les rencontres, les relations familiales et amicales, les preuves de relations aux autres des bébés aux adultes hommes et femmes, avec des objets de décoration, du patchwork coloré aux statuettes, avec des actes de lecture ou les repas autant d'indices d'une vie « normale », civique et les étreintes et baisers de leur relation amoureuse.

Le montage court mêle aux photographies et aux dessins, des formulaires en langue anglaise à ceux en écriture hébraïque de l'attestation de Pacs aux visas et factures et permis de résidence avec les toponymes New York, Londres, Israël.

Se détache de cette vie en accélération, que certaines phrases musicales répétitives surenchérissent, l'accalmie de cette immersion que Adrian Garcia Gomez glisse en leitmotiv avec quelques variations : le visage des deux hommes est d'abord sans précision – cela concerne tout couple amoureux – le visage est parent aux photographies : la biographie s'atteste ; le visage est couvert de feuilles en *flicker* – accord avec la nature – les hommes nagent, d'abord les bulles de la respiration

sonorisent l'espace, ils s'approchent, s'embrassent ; la « mare » circonscrite s'ouvre aux dimensions de la mer qui achève le film sur son reflux. Le *Mikvé* n'est pas un espace rituel où se purifier, il est la métonymie de la réalité amoureuse hors toute religion.

Simone Dompeyre

Alain Escalle, ***D'après le naufrage / Le conte du monde flottant***[1]

9min / 24min | France

C'est l'histoire d'un homme qui se souvient de ce qu'il vit ce 8 août 1945, date qui changea sa vie et celle de son pays et celle du monde. Cela rappelle les mots de Chris Marker, les mots de *La Jetée*, à l'incipit mémorable : « Ceci est l'histoire d'un homme marqué par une image d'enfance », mémorable comme l'est l'explicit puisque l'homme y comprend que cette image n'était autre que celle de sa propre mort.

D'après le naufrage répond avec *Le conte du monde flottant* à cette hantise de la catastrophe, qui pousse Alain Escalle à écrire ses films. Par le premier, il revient à l'histoire du naufrage qui fit scandale et dont le *Radeau de la méduse* que Géricault peignit, après une réelle enquête, atteste qu'il est consécutif à l'incompétence du commandant du navire. Géricault rencontra deux des rares hommes à avoir échappé à la mort, sur un radeau sommaire après que les nobles se furent sauvés dans les embarcations de sauvetage, et qui ne survécurent qu'en recourant à l'anthropophagie ; il se rendit à la morgue pour plus de véracité dans les corps peints, construisit une maquette de radeau pour calculer sa composition.

Alain Escalle ne cherche pas à informer ni sur le naufrage ni sur la peinture. Il compose en changement de tonalités, sonore que portent jusqu'à l'accent du drame, violoncelle et violon, visuelle selon une poétique obscure et cruelle qui module les variations du regard d'abord dans l'expectative puis expression de l'effroi, de l'horreur alors le très gros plan l'écarquille ; qui module les variations des corps d'abord flottant en plans sous-marins, comme caressés, attrapés, sauvés puis agrippés, attaqués, tordus, détruits.

L'allusif prime ; des cordages dessinés en mouvement se superposant à une toile blanche réelle, gonflée sous le vent, une proue vue en contre-plongée, les flots et l'océan vide suffisent pour répondre au « d'après le naufrage » titrologique.

1 *D'après le naufrage* a été programmé dans le cadre de l'Atelier au cinéma *ABC* le vendredi 9 mars 2018, tandis que *Le conte du monde flottant* fait partie de la programmation au cinéma *Le Cratère* ce même jour.